

Demain sera plus beau si tu souris

Lise-Marie Lenormand



Lise-Marie Lenormand

Demain sera plus beau
si tu souris

© Lise-Marie Lenormand, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8975-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Emmanuelle Queau

À toi qui m'as donné la force de débiter un nouveau chapitre de ma vie au moment où j'en avais le plus besoin.

Chapitre 1

— Monsieur, vous m’entendez ? Prenez ma main. Je prévient les secours ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer.

Je dévisage cette femme qui parle à quelques centimètres de mon visage ensanglanté. Elle est assise à côté de mon corps recroquevillé sur le sol. Ses cheveux qui plongent vers moi m’empêchent de lire dans ses yeux la crainte marquée par sa voix chevrotante. Cette crainte, je la connais si bien. Trop bien. Je me relève rapidement et me dirige vers la porte d’entrée du bar. Ce n’est pas grâce à mes yeux mi-clos que je trouve la sortie, mais par les couleurs vives qui encadrent la porte. La femme tente de me retenir, surprise par mon aptitude à oublier ce qu’il vient de se passer. Je pousse la porte d’un geste brusque sans me retourner.

Les nuits d’hiver sont si fraîches, je remercie les dizaines de verres avalés un peu plus tôt dans la soirée qui m’encouragent à parcourir les quelques kilomètres me séparant de mon domicile. Je pense à l’état dans lequel je vais retrouver mon appartement, à qui je pourrais rencontrer dans mon lit en me couchant. Je ris nerveusement en réfléchissant à la tournure que cette soirée a prise. Aux tournures habituelles que prennent mes soirées depuis ces sept derniers mois. Depuis qu’elle m’a tout pris.

Arrivé dans mon quartier, l’éclairage ne fonctionne plus assez pour me guider, mais la musique qui retentit un peu plus loin m’aide davantage. Je me dépêche sur les derniers mètres et me retrouve au pied de mon immeuble, haut de cinq étages et si étroit. Malgré un odorat un peu trompeur à cette heure-ci, je sens un mélange de renfermé et d’urine dans la cage d’escalier. Je monte les marches une à une en me tenant à la rambarde. Le troisième étage est le bon. La porte est entrouverte.

— Mais Paco tu étais où putain ?

Marie parle la première, comme toujours.

— Fiche-moi la paix tu veux ?

— Mec, ton visage... Tu avais dit que tu avais dépassé tout ça.

Gabi s'inquiète toujours trop. Si ce n'était pas mon meilleur ami depuis mes quatre ans, il est peu probable que je l'écouterais encore jargonner.

— Oh ta femme et toi, vous me gonflez. Vous n'aviez qu'à rentrer si vous me trouviez si long à revenir de ma pause cigarette. Les autres l'ont fait, regardez, vous êtes les seuls cons à rester plantés là, à m'attendre comme des petits chiens. C'est bon, votre maître est revenu. Vous êtes disposés à partir.

— Tout le monde est parti parce qu'on les a mis dehors quand on a compris que tu avais encore fait ta petite fugue du samedi soir. Tu as raison, je ne sais même plus ni pourquoi on reste tous les week-ends à t'attendre, ni pourquoi on vient tout court. Par pitié peut-être, par amour sûrement.

Gabi est trop sentimental. Ses joues légèrement rosées sur sa peau imberbe digne d'un adolescent de quinze ans adoucissent ses traits. Il n'a pas beaucoup grandi non plus depuis le collège. La bière, en revanche, a eu raison de sa morphologie.

— Oh je t'en prie, tu vas encore me sortir « Mais on t'aime Paco, tu n'as pas besoin d'alcool pour noyer ton chagrin, tu as nos oreilles pour t'écouter ! », c'est bon, stop, vous n'avez pas encore compris que vous m'enfonciez à me dévisager comme un type sans allure ? Cela va durer combien de temps encore ?

Un long silence vient remplir une des rares pièces de mon appartement avant qu'une sage d'esprit ne se décide à intervenir. Du moins la personne la plus sobre.

— Calme-toi. Viens plutôt avec moi pour désinfecter ces vilains coups.

Marie sait tempérer la situation lorsqu'elle sent que celle-ci va se dégrader. Elle s'inquiète toujours pour les autres, même pour ceux qui ne méritent pas un huitième de son attention. Sa longue chevelure brune toujours attachée en chignon et ses yeux d'un marron à la frontière du noir lui donnent un air strict et mystérieux, mais son sourire et sa joie de vivre en toutes circonstances sont si

communicatifs qu'elle pourrait rendre heureux n'importe qui croisant son chemin. N'importe qui sauf moi.

Je la suis sans un mot le long du minuscule couloir qui prend fin au niveau de ma salle de bain. Je la regarde se servir dans mon placard et prendre le nécessaire pour panser mes blessures. Je m'assois sur le rebord de la baignoire. Le désinfectant brûle ma peau pourtant bien endormie par l'alcool, je pousse des petits gémissements de-ci de-là qui lui provoquent un léger rictus.

— Tu es encore tombé sur plus fort que toi on dirait ?

— Je n'ai pas voulu répondre à ses coups. Je préfère les prendre que les donner, tu sais bien.

— Paco...

— Ne dis rien, s'il te plaît. Ne me parle pas d'elle, pas ce soir. Je suis épuisé, je veux juste qu'on me foute la paix.

— Je n'allais rien dire. Tout ce qu'on veut avec Gabi c'est que tu avances, que tu arrêtes de te faire du mal sans cesse. Tu n'as pas besoin de t'en faire, tu as suffisamment souffert, tu ne crois pas ?

Mon absence de réponse met fin à cet échange que je n'ai plus la force de poursuivre. Elle applique une crème cicatrisante au niveau de mon arcade sourcilière et vérifie que mon nez n'est pas fracturé. Il n'est pas sous son meilleur jour, mais il s'en remettra. Encore une fois.

Elle se met à rire en me regardant, je ne sais pas si c'est nerveux ou parce que j'ai vraiment l'air d'un clown embauché pour faire la promotion d'un supermarché.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Regarde-toi dans le miroir, tu comprendras.

Je tourne la tête vers ma gauche et souris à la vue des petits amas blanchâtres de crème qui parsèment mon visage. D'un bond je me lève et attrape Marie en la portant par-dessus mon épaule. Elle me supplie de la remettre à terre, mais je ne l'écoute pas et la dépose dans la baignoire. En la retenant, j'ouvre l'eau qui

s'écoule par le pommeau de douche en sa direction. Elle hurle, mais je ris encore plus fort. Je me résous finalement à arrêter ma bêtise après quelques secondes interminables pour elle.

— Tu vas me la payer je te jure. Je te déteste.

Elle sort de la baignoire entièrement trempée et je lui tends une serviette propre, sous une forme d'excuse.

— Combien de fois tu m'as fait le coup durant ces dernières années Paco ?

Elle rit et je suis soulagé de savoir que, quoi qu'il arrive, même si je perds pied, notre amitié reste bien réelle.

Gabi et Marie sont ensemble depuis la terminale, grâce à moi en quelque sorte, même si je n'ai finalement aucun mérite à m'attribuer. Marie m'aimait depuis quelques années. Je la considérais comme la bonne copine, celle à qui je pouvais tout dire en passant par les blagues les plus vulgaires et puérides d'un lycéen qui réfléchit autrement qu'avec son cerveau. Nous avons passé trois années dans la même classe, Gabi dans une autre. Toutes les bêtises nous les avons faites ensemble tous les trois. On était inséparables, ce qui avait le don d'agacer certains. Lors d'une soirée un peu arrosée, j'ai embrassé une énième fille devant elle, la fois de trop sans doute. Elle s'est réfugiée dans les bras de Gabi et, depuis, ils ne se sont plus jamais quittés.

Je trouve leur couple formidable et, parfois, j'en viens à regretter d'avoir été abruti à l'époque. Si quelqu'un avait pu me rendre heureux comme elle le fait si bien pour lui, je n'aurais sans doute pas tout perdu. J'ai eu un peu de difficulté à l'accepter au début, sûrement par fierté masculine, mais aussi par peur que notre trio ne soit plus jamais le même. J'avais tort, ce sont les seuls amis que j'ai gardés de l'école avant l'université. Et je leur dois tellement.

— Marie ? Tout va bien ?

Gabi entre en trombe dans la salle de bain, prêt à me casser la figure au moindre débordement. Il se met à glousser lorsqu'il voit l'état de sa femme et

nous le suivons dans un fou rire qui me semble durer une éternité. Se remettant à peine de ses émotions, Gabi finit par s'exprimer.

— Paco, on va rentrer... Il commence à se faire tard et nous avons un déjeuner de famille demain. Est-ce que ça va aller ?

— Oh mec, tu sais, quelques jours de sommeil et ma gueule de bois sera déjà loin.

— Quelques jours... Tu ne peux pas rester indéfiniment sans travail... Je sais que ta maman t'aide beaucoup financièrement, mais... Enfin tu sais...

— Oui je sais.

Je coupe court à la discussion, car je sens la dispute revenir et je suis trop épuisé pour argumenter même si je sais pertinemment qu'il a raison.

Je les embrasse, leur ouvre la porte et les regarde descendre l'escalier. J'ai conscience de la chance que j'ai de les avoir à mes côtés après toutes les paroles blessantes que j'ai pu prononcer.

Je déambule jusque dans ma chambre, ôte seulement mes baskets et plonge dans mon drap en direction des bras de Morphée. J'ai la tête qui tourne et le nez qui me fait légèrement souffrir, mais ce n'est rien comparé au vide que je ressens depuis des mois.

À midi, quelqu'un frappe à la porte. Je me réveille brusquement sans aucune envie d'ouvrir à qui que ce soit. Je me tourne dans mon lit, bien résigné à dormir encore quelques heures. Puis j'entends une voix douce crier mon nom. Lorsque je me lève enfin, mon corps bien affaibli me rappelle la soirée un peu mouvementée de la veille. Je me rapproche de la porte et de cette voix qui prononce mon nom encore et encore avant que je ne finisse par tourner la clé dans la serrure.

— Mon fils !

Ma mère me prend dans ses bras à l'instant où j'ouvre la porte, rassurée que je finisse par le faire. Je la surprends à me toiser du regard, les larmes montant à